



Sémiotique et critique

Introduction au 10^e numéro du *Cygne noir*

Simon Levesque

Numéro 10, 2022

Sémiotique et critique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1100679ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1100679ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cygne noir

ISSN

1929-0896 (imprimé)

1929-090X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Levesque, S. (2022). Sémiotique et critique : introduction au 10^e numéro du *Cygne noir*. *Cygne noir*, (10), 1–13. <https://doi.org/10.7202/1100679ar>

Résumé de l'article

Introduction au 10^e numéro de la revue *Cygne noir*, sous le thème « Sémiotique et critique », dirigé par Simon Levesque, Fabien Richert et Emmanuelle Caccamo. L'esprit dans lequel le rapprochement entre la critique et les études sémiotiques a été effectué est précisé. La part intrinsèquement critique de la sémiotique est examinée. Une question dirige ensuite la réflexion : comment concilier critique et rationalité ? Puis, les articles composant le dossier sont présentés un à un. Enfin, un constat est posé qui concerne la réflexivité dans les sciences interprétatives. Dans l'ensemble, ce numéro montre que les études sémiotiques peuvent servir au développement d'une, voire de plusieurs perspectives critiques sur le contemporain.

© Simon Levesque, 2023



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

SÉMIOTIQUE ET CRITIQUE. INTRODUCTION AU 10^e NUMÉRO DU *CYGNE NOIR*

Ce dossier de la revue *Cygne noir* marque son dixième anniversaire. En se penchant sur la dimension critique du travail de recherche en études sémiotiques, ses directeurs ont sélectionné un thème qui reflète l'esprit de la revue et affirme son identité. Au dossier ici présenté, avec les six articles et l'introduction qui le composent, s'ajoute un numéro spécial, diffusé à la suite¹. Le onzième numéro du *Cygne noir* doit être vu comme un prolongement du présent dossier sur la critique. Entièrement consacré à la pensée de la sémioticienne Susan Petrilli, il prend la forme d'un long dialogue entre elle et Simon Levesque (directeur de publication du *Cygne noir*). Susan Petrilli est connue pour avoir développé la sémioéthique. Au fil du dialogue, en revenant sur ses travaux et sur ceux de ses collègues proches, Petrilli aborde plusieurs notions transversales à la critique : idéologie, philosophie des sciences, humanisme, altérité et responsabilité, notamment. La pertinence et l'actualité de la sémioéthique s'y affirment peu à peu, et la complémentarité de cette approche par rapport à la critique, sur laquelle nous avons voulu mettre l'accent ici, devient évidente.

La part critique des études sémiotiques

Les premières théories modernes du signe, celles de Charles S. Peirce et de Ferdinand de Saussure, s'inscrivaient dans la mouvance positiviste et souhaitaient contribuer à l'étude des sciences et de la connaissance objective des signes en tant que composantes phénoménologiques ou linguistiques du monde. Saussure a posé l'existence d'un système universel, la langue, dégagé de toute dimension pratique. Ce modèle s'avérera décisif au mitan du vingtième siècle, moment fort du structuralisme (lequel fera assez rapidement l'objet de vives critiques). Mais chez Peirce, déjà, se faisait jour l'idée de critique au sens logique, fondamentale à l'examen des signes dans leur fonctionnement effectif et pratique. La critique, que Peirce appelle aussi tout simplement *logique*, a pour rôle d'évaluer la validité des signes (au regard de leur forme et en accord avec les lois gouvernant leur assemblage) selon la médiation que ceux-ci performant et le savoir qu'ils produisent ou la conduite qu'ils informent². Cette vision de la critique implique une première réflexivité sémiotique. Il faudra toutefois attendre l'entre-deux-guerres et la théorie critique de l'École de Francfort pour que l'activité intellectuelle et scientifique soit examinée de

manière véritablement critique, c'est-à-dire au regard de l'idéologie entendue au sens marxiste de fausse conscience. Dans le sillage de Karl Marx, de Max Weber et de Georg Lukács, l'École de Francfort défend l'élaboration d'un outillage et d'une méthode dialectique capable de nourrir une théorie critique de l'industrie culturelle avec, pour concept-clé, la rationalité. Elle replace le processus de domination technoscientifique de la nature à l'intérieur d'un cadre qui permette de le réfléchir sociologiquement. Ce faisant, elle cherche à dépasser la théorie dite « traditionnelle », caractérisée notamment par un imaginaire de neutralité scientifique. Conformément au programme énoncé par Max Horkheimer³, pour dépasser la théorie traditionnelle, la théorie critique doit tenir compte des conditions de sa genèse et de sa détermination par des intérêts sociaux dont l'influence est prépondérante dans la production de connaissances. Parce qu'elle méconnaît les multiples facteurs qui concourent au développement de son appareillage conceptuel, la théorie traditionnelle manque de réflexivité. Elle se révèle ainsi idéologique malgré elle et contribue à normaliser et à reproduire la société existante. De ce point de vue, la construction du sens arrimée à la théorisation traditionnelle participe inévitablement du pouvoir ; mais cela implique-t-il que sa déconstruction s'inscrive automatiquement de façon oppositionnelle et qu'elle réponde à une exigence de transformation de la réalité?

En parallèle au projet critique de l'École de Francfort et dans un contexte plus spécifiquement français, Roland Barthes et Louis Althusser ont respectivement critiqué les lieux communs de l'idéologie bourgeoise et les appareils idéologiques d'État⁴. Autour d'eux et à leur suite, une série de chercheurs se sont mis à examiner les institutions du sens, leur fonctionnement, les dynamiques de pouvoir et l'aliénation qui en découlent, notamment Jacques Derrida, Julia Kristeva, Michel Foucault, Gilles Deleuze, Félix Guattari ou Jean Baudrillard. À ceux que la « French Theory » – ce slogan issu de l'université étatsunienne – a fini par réunir, se sont éventuellement greffés, de façon plus ou moins cohérente, Judith Butler, Stuart Hall, Gayatri Chakravorty Spivak, Edward Said ou Donna Haraway. Ces chercheurs ont en commun d'avoir remis en cause des catégories sociologiques dépendantes des institutions du sens, des médiations de masse et des imaginaires formatés, et ce, au moyen de la philosophie du langage, du marxisme, de la psychanalyse ou de la sémiotique. Ainsi la sémiotique apparaît-elle capable de contribuer à une critique du pouvoir⁵, de la construction des discours⁶, de la structuration des concepts et des systèmes de connaissances⁷, de l'aliénation et de l'assujettissement⁸, de l'oppression des signes, de la détermination des genres⁹ et plus généralement de l'idéologie¹⁰ en s'appuyant sur diverses approches qui lui sont compatibles (matérialiste¹¹, dialectique¹² ou féministe¹³, par exemple).

Comment concilier critique et rationalité?

Dans l'un de ses derniers ouvrages, Gary Genosko a proposé d'envisager la sémiotique comme *critique* à partir du moment où s'opère un recadrage des problématiques relatives à la construction du sens : il ne s'agit plus seulement de savoir *comment* la signification est produite à travers une analyse des systèmes de signes mis en jeu, de leurs articulations et des modalités de leur manipulation, mais plutôt *pourquoi* à tel état de choses est associé tel état de signes¹⁴. Le travail d'analyse sémiotique serait alors sous-tendu par une exigence de dévoilement pouvant se doubler d'une dénonciation. Cette exigence a été formulée par Jacques Rancière récemment ; pour lui, la théorisation se politise dès lors qu'elle révèle ou engage des rapports de sens entraînant une contestation de la frontière entre ce qui est considéré comme politique et ce qui ne l'est pas¹⁵. Une sémiotique spécifiquement critique implique-t-elle nécessairement une forme d'engagement ou de politisation de la recherche? Ou alors, comme le suggère Lane Kauffman et, après lui, Gianfranco Marrone, peut-elle être simplement assimilée à toute forme « motivée » de critique de la culture¹⁶? Encore faut-il savoir reconnaître cette motivation.

Ainsi, une définition minimale de la sémiotique critique (ou sémiocritique) pourrait être qu'elle a le devoir de prendre en compte de façon réflexive la position de l'observateur en tant qu'interprète des agencements sémiotiques sur lesquels porte son analyse, et ce, afin d'explicitier les fins de l'analyse et le rôle entrevu pour celle-ci dans la chaîne des discours où elle s'insère. Une sémiotique critique se définirait donc non seulement par l'objet sur lequel elle élabore son analyse (l'hégémonie ou les industries culturelles, les systèmes d'oppression, l'autoritarisme, l'occultisme, les discriminations larvées, l'aliénation technique, etc.), mais aussi par un projet socialement engagé visant avant tout l'émancipation humaine et la transformation de la société pour contrer les effets néfastes de l'économie capitaliste. À tout le moins faudrait-il refuser d'œuvrer au maintien du *statu quo* et à l'encontre d'une légitimation de l'ordre établi. Or, cette manière de définir la dimension critique possible de la sémiotique apparaîtra sans doute prohibitive à plusieurs, car il est clair que de nombreux·ses chercheurs·euses ne se reconnaissent pas dans ce programme ; la prétention au caractère apolitique de l'activité de la recherche ou le rabattement sur l'argument de scientificité de la méthode permettant la défense d'un idéal de neutralité.

Il est vrai que la sémiologie, en France en particulier, a flirté un temps (sinon encore) avec l'idéal positiviste, s'inscrivant ainsi en filiation avec le projet scientifique envisagé par Saussure. La politisation d'une part des études sémiotiques – non pas souhaitée, mais déjà réalisée – entache-t-elle l'aura de scientificité dont l'autre part voudrait se parer? En tout état de cause, il semble douteux, en premier lieu, de croire

en la possibilité d'une théorisation de la société ou de toute analyse du social (aussi bien que du travail et de ses produits) qui soit exempte d'intérêts « et dont la valeur de vérité pourrait être jugée dans une attitude de réflexion prétendument neutre et non pas dans un effort de pensée et d'action en retour, intégré précisément dans une activité historique concrète¹⁷ », comme le pense Horkheimer. Or, les études sémiotiques se rapportent-elles toutes à une analyse du social? Certes non, mais force est d'admettre qu'une bonne part des signes et des médiations qui l'intéressent sont de nature anthropique. Comment, dès lors, concilier la réfutation, par l'École de Francfort, de l'attitude scientifique désintéressée avec la prétention à l'objectivité dont use le discours scientifique et que vise la rationalité? L'engagement du chercheur, de la chercheuse est-il compatible avec la distanciation conceptuelle valorisée par la recherche¹⁸? Implication et objectivité génèrent-elles nécessairement une tension insoluble? Enfin, l'injonction à la critique devrait-elle forcer un dépassement des seules affaires humaines pour alimenter une éthique de la recherche qui se préoccupe de la place des sociétés humaines parmi les autres formes de vie sur cette planète, en vue d'atteindre un meilleur équilibre – ce qui, en définitive, revient à opposer à la forme capitaliste un refus d'ordre écologique¹⁹? En somme, l'attitude critique commanderait une éthique de la recherche, elle-même arrimée à une axiologie qu'il s'agit d'explicitier à chaque fois.

Savoirs critiques en études sémiotiques

L'idée de ce numéro n'est pas tellement de définir ou de circonscrire les limites ou les possibilités d'une sémiotique critique que d'interroger les rapports de sens installés ou possibles entre, d'une part, la notion de critique, ses implications, et la théorie critique ou les « savoirs critiques »²⁰ et, d'autre part, les études sémiotiques, la réalité de leur pratique et la finalité de leur production signifiante.

Dans son article « Croyances en crise dans le contexte de la Covid-19 en France »²¹, Bernard Darras adopte une approche autoethnographique pour examiner rétrospectivement une série d'échanges privés auxquels il a lui-même participé au cours des deux dernières années, alors que des confinements et diverses autres mesures sanitaires, avec leur lot d'incertitudes et d'incompréhensions, ont été mis en place par les autorités. Les premiers heurts, survenus dans la foulée des chamboulements du quotidien de tout un chacun, ont laissé place aux inquiétudes. Tandis que certains se pliaient volontiers aux règles liberticides instaurées, y voyant un mal nécessaire et une décision justifiée par un principe de solidarité, d'autres les refusaient, en accompagnant parfois leur posture de résistance d'un récit ancré dans un déni vigoureux de divers pans de la réalité

mortifère de la pandémie. Ce terrain polarisé a constitué pour Darras une occasion de mettre à l'épreuve la théorie de la croyance de Charles Peirce. De manière méthodique et méticuleuse, il décortique l'enchaînement des événements et leurs incidences sur les communications entre lui et deux interlocutrices. Cette participation active du chercheur entérine une démarche participative, mais surtout critique et autocritique, par laquelle il en vient à remettre en cause ses propres actions, de même que les limites de ses réflexes intellectuels dans un contexte de crise où les savoirs peinent à trouver des assises solides pour fonder l'action individuelle et collective. Au terme de cette enquête, la contrariété se révèle sous un double jour : d'abord suscitatrice d'une volonté de correction dans le dialogue, elle laisse peu à peu place à un désarroi né de l'insuccès des tentatives de transformation des croyances d'autrui. Ultimement, la rigidité des habitudes installées, qui occasionne diverses récalcitrances, apparaît néfaste vis-à-vis d'un monde dont les paramètres changeants – dont la nature anthropique ne doit pas nous échapper – appellent à une plus grande souplesse. Une des forces de l'article de Darras est de donner prise non pas sur la fabrique des crédulités, mais sur l'immense difficulté pratique qu'il y a à combattre la désinformation dans un monde rempli de contrariétés et où chacun parvient – non sans peine et contradictions – à se forger une vision du monde qui conforte ses positions plutôt que d'être forcé à la compromission collective.

Dans son article « Parisien et paysans plaisants »²², Félix Danos restitue de manière réflexive des événements de langage survenus sur son terrain ethnographique auprès de deux personnes âgées parlant patois dans le centre de la France à l'été 2014. Dans l'étude attentive d'une interaction dont il fut l'un des acteurs, l'auteur déploie un jeu de positions en vertu duquel citadins et paysans s'opposent et actualisent des rapports de pouvoir. Cette opposition s'observe au moyen de contrastes entre des registres émergents indexés à des rôles sociaux campés, auxquels chacun s'aligne malgré lui, mais qui peuvent aussi être subvertis avec plus ou moins de succès. Car au-delà d'un intérêt pour la reproduction sociale dans ce qu'elle comporte d'irréfléchi, l'article a le mérite de montrer la part de réflexivité qui se fait jour dans cette reproduction, de même que la possibilité d'un camouflage et d'une subversion par rapport aux rôles stéréotypiques suscités par les interactions ordinaires. En s'appuyant sur la pensée de Jacques Rancière, Danos montre comment les rôles et les parts sont distribués selon un ordre qui, découlant de l'opération d'une subjectivation politique, s'incarne dans des traits sociolinguistiques tangibles. Ainsi les manières de parler, avec les mise-en-registre qu'elles supposent, apparaissent-elles comme des vecteurs de socialisation puissants. Au premier cas, issu du travail ethnographique du chercheur, un deuxième est juxtaposé, tiré celui-là du célèbre roman d'Émile Guillaumin paru en 1904, *La vie d'un simple*. Nourri par ces deux sources, le regard profondément critique de l'auteur l'incite à porter son attention sur

le potentiel d'émancipation et la place laissée aux projets sociaux divergents à l'intérieur de cadres sociaux enrégimentés. Ces résistances sont importantes, bien qu'elles s'expriment le plus souvent sur un mode mineur, par des prises de contrepied parfois fort subtiles, mais néanmoins remarquables. Cette étude extrêmement riche n'aurait pu être menée sans un appareillage théorique puissant issu dans sa plus grande partie de l'anthropologie sémiotique réflexive de l'École de Chicago. La maîtrise conceptuelle de l'auteur est d'autant plus appréciable que plusieurs des concepts qu'il mobilise sont ici présentés pour la première fois en français.

Dans son article « Politiser la sémiosphère »²³, Nikolai Vokuev suggère de rapprocher les études sémiotiques et les études culturelles, et plus particulièrement de confronter la pensée du sémioticien russe Juri Lotman à la sphère des études culturelles anglosaxonnes. Alors que ces dernières se sont développées dans un paradigme politiquement engagé afin de porter sur la société contemporaine un regard critique apte à susciter sa transformation, la pensée de Lotman, et de l'école de Tartu-Moscou dont il a été le chef de file, s'est quant à elle développée en réaction à la science soviétique officielle. En s'éloignant du fonds marxiste de la pensée d'État – peu à peu corrompu par les finalités du pouvoir – la sémiotique de la culture s'est-elle pour autant mise en retrait des affaires politiques de la cité? Vokuev montre que le modèle de la sémiosphère lotmanienne n'est pas si éloigné des préoccupations centrales aux études culturelles, bien que tout ce qui a trait au politique y ait été refoulé. Dans la mise au jour de ce refoulé, l'auteur engage un dialogue fécond avec les divers tournants survenus au sein des études culturelles dans les décennies passées : mémoriel, performatif, interprétatif, spatial, iconique, postcolonial, réflexif. Sous cet éclairage, le modèle lotmanien gagne en épaisseur. Vokuev en vient ainsi à examiner la capacité réelle de la sémiosphère à traiter des questions de pouvoir, notamment au moyen du concept d'autodescription, crucial au maintien du ou des noyaux constitutifs de toute sémiosphère. Au-delà de cette repolitisation de la pensée du sémioticien de Tartu, l'article de Vokuev constitue un remarquable cours d'histoire des idées, qui lui permet même d'éclairer des événements culturels contemporains survenus dans l'aire d'influence russe, dans la foulée de l'invasion de l'Ukraine par la Fédération de Russie au printemps 2022.

Dans son article « Défier et rénover les codes du portrait historique »²⁴, Lynn Bannon s'intéresse au travail de l'artiste visuel afro-américain Kehinde Wiley. C'est la démarche appropriationniste de Wiley qui fait l'objet d'une attention particulière. Bannon montre comment, en resémiotisant les images et les lieux communs de l'histoire de l'art occidentale, le peintre et sculpteur en subvertit les codes. Le genre du portrait trouve chez Wiley un souffle nouveau et un débouché critique. Bannon montre comment Wiley tire profit des paramètres du genre, avec le prestige et la grandiloquence qui lui sont

associés, pour mettre en scène des personnes afro-américaines anonymes et ainsi faire entrer leur image au musée. La couleur de la peau, l'anonymat des sujets, mais aussi la richesse et l'éclat des motifs ornementaux renversent les habitudes instituées. Le regard du spectateur s'en trouve d'autant plus interpellé que ces éléments lui sont doublement familiers, bien qu'inorthodoxe dans le cadre institutionnel du musée d'art occidental : scrupuleusement reproduits, les codes du portrait permettent aux sujets représentés d'être élevés à la hauteur des sujets des tableaux des maîtres passés, le plus souvent mécènes, aristocrates ou riches bourgeois passant commande de leur portrait à leur artiste préféré. Or, chez Wiley, les sujets ne sont pas connus, ils ne jouissent d'aucune notoriété préalable ; ainsi n'acquièrent-ils de prestance qu'en vertu des codes au moyen desquels leur forme et leur caractère sont portraiturés. À cette première familiarité, celle des codes, qui les place immédiatement dans une tradition reconnue, une seconde, plus ambiguë, leur permet d'y apparaître comme autant de figures prêtes à en découdre avec l'orthodoxie du genre – et avec l'autorité plus généralement, par extension. Les vêtements dont sont affublés les sujets les indexent à la culture hip-hop, à un certain luxe commercial et au clinquant d'une présentation de soi qu'affectionnent plusieurs membres des communautés noires étatsuniennes. Au premier regard, ce tape-à-l'œil peut choquer, mais à bien y penser, il rejoint le goût de lustre et la verroterie dont se paraient autrefois les sujets blancs, aristocrates ou bourgeois, de la première modernité ou de l'ère industrielle précoce, qui aimaient à se mettre en scène sous des atours avantageux. Cette double réinterprétation du genre confère aux œuvres de Wiley une efficacité critique, que Bannon analyse avec aplomb. En se penchant attentivement sur deux toiles de l'artiste, *Officer of the Hussars* (2007) et *Simeon the God Receiver* (2015), la chercheuse mène une démonstration convaincante, par l'entremise de laquelle quelques aspects propres à la démarche de l'artiste contemporain sont discutés : subjectivation politique, rapports sociaux de race, pluralisation des identités, hégémonie culturelle et métissage, hybridation des codes, valorisation des marqueurs culturels afro-américains et volonté de faire exister l'art noir dans un système artistique blanc et eurocentriste.

Dans son article « De la critique théorique à la critique de la société »²⁵, Fabien Richert propose un rapprochement productif entre l'École de Francfort – Max Horkheimer et Theodor Adorno surtout – et les écrits collectifs de Gilles Deleuze et Félix Guattari. C'est en examinant l'importance du concept de réification, cruciale dans les travaux des penseurs de l'École de Francfort, que le rapprochement est opéré. À ce concept, Richert articule une double volonté critique – critique théorique et critique du social – qu'il perçoit du côté des penseurs allemands et dont il s'efforce de montrer la transversalité dans la pensée des Français. Jusqu'ici l'œuvre philosophique deleuzo-guattarienne a rarement été confrontée aux théories francfortoises, et l'auteur reconnaît lui-même que leur mise

en comparaison ne va pas de soi. Les deux projets sont marqués par des différences fondamentales, bien que l'un et l'autre cultivent une vision critique de l'histoire. C'est en examinant la théorisation du concept de réification chez Lukács que Richert parvient à installer un dialogue fructueux, car il lui permet de remonter l'histoire des idées jusqu'à Marx, Freud et Nietzsche ; autant de références communes qui sanctionnent le rapprochement effectué. Alors s'éclaire le couple conceptuel réification-chosification, à partir duquel l'auteur interprète la critique du fétichisme du signifiant que déploient Deleuze et Guattari dans *L'Anti-Œdipe*. À partir de là, Richert montre comment la remise en cause des thèses saussuriennes sur la binarité de signe alimente la pensée critique deleuzo-guattarienne. En partant du constat que le sens, émergeant de la *différance* de signifiant à signifiant, crée des effets de surface (plutôt que de référence), l'auteur développe une compréhension de la critique deleuzo-guattarienne de la psychanalyse ancrée dans un réinvestissement du concept de fétichisation marxien. Mais c'est surtout en rapprochant la réification du concept de décodage propre aux sociétés capitalistes théorisé par Deleuze et Guattari que Richert parvient à établir les points de comparaison avec Adorno et Horkheimer les plus heuristiques dans une perspective sémiotique. Ainsi, les concepts de décodage et de réification chercheraient tous deux à décrire un même processus d'abstraction et d'appauvrissement social, doublé d'une rigidification de la morale d'État dictée par la forme-marchandise érigée en objectivité indépassable. Richert travaille depuis plusieurs années à l'intersection de la théorie critique et des études sémiotiques. L'article qu'il livre ici représente une nouvelle brique dans un édifice intellectuel d'une rare complexité, et dont l'importance critique pour penser la modernité capitaliste, son imaginaire et sa logique, ne saurait être minimisée.

Dans son article « Méthode critique en études sémiotiques »²⁶, Simon Levesque jette les bases méthodologiques pour la fondation d'un laboratoire disciplinaire spécialisé. Un tel laboratoire aurait pour but de permettre aux études sémiotiques de consolider leur existence en tant que pratique scientifique reconnue, et ce, en renforçant leur autonomie vis-à-vis des autres sciences et dans le champ social élargi. En situant les études sémiotiques parmi les sciences générales et appliquées, et en les classant, avec Charles Peirce, parmi les sciences céno-scopiques, c'est-à-dire les sciences qui ne produisent pas de savoirs nouveaux mais examinent les propositions existantes produites d'autre part afin d'enquêter sur leur validité, l'auteur souligne leur nature intrinsèquement critique. Il insiste également sur le fait que la pensée sur le signe représente non seulement un point de passage entre les sciences naturelles et les sciences sociales, mais aussi une possible solution de continuité entre elles. La méthode critique préconisée, fondée dans la sémiotique de Peirce et la métaphysique de Nelson Goodman, mais inspirée aussi de la sociologie des sciences d'Isabelle Stengers, de Bruno Latour et de Pierre Bourdieu, est

orientée vers une tâche précise : la correction des interprétants. Ce travail de correction s'opère paradoxalement par un double mouvement de précision (qui décrit un accroissement dans la précision) et de généralisation (qui décrit un accroissement dans la généralité). Bien que dense sur le plan théorique, l'article de Levesque présente de façon synthétique, sur un mode projectif qui reste à actualiser, les paramètres d'une pratique critique de la sémiotique déterminée par trois phases concaténées dans la recherche : la colligation des signes, la correction propositionnelle et la médiation. Ayant pour mandat d'appliquer la méthode élaborée ici, le laboratoire imaginé par l'auteur serait ainsi régi par une fonction socio-épistémologique définie, en vertu de laquelle la sémiotique critique s'affirmerait comme une sorte de point de contrôle pour la production propositionnelle issue de toutes les sphères de production sociale – culturelle, politique ou scientifique.

Indispensable réflexivité

Les contributions rassemblées dans ce dossier interrogent diversement les moyens et les fins d'une analyse critique des formations de pouvoir, des idéologies, de la réification, de l'hégémonie culturelle, mais aussi des institutions du sens, de la valeur, des dynamiques de circulation des propositions et des médiations qui les perpétuent. Elles constituent autant de mises à l'épreuve de modèles interprétatifs au regard de l'exigence critique, capables de se pencher sur divers objets, phénomènes, événements ou activités susceptibles de vectoriser l'aliénation sociale ou, au contraire, s'inscrivant de façon oppositionnelle et visant l'autonomie et l'émancipation. Les vues développées ici sur des signes aux contours incertains ou contestés, aux effets polémiques ou subversifs, invitent à concevoir l'influence possible de la sémiotique sur le façonnage de gestes, d'inscriptions ou de positionnement politiques déterminants, dans et hors du monde de la recherche universitaire. En fin de compte, ce numéro montre que les études sémiotiques peuvent servir au développement d'une, voire de plusieurs perspectives critiques sur le contemporain. Surtout, en interrogeant les fins de la critique, c'est aussi sur elle-même que la sémiotique en vient à porter un regard réflexif. Nulle pratique rationnelle ne saurait se passer de cette réflexivité précieuse.

Bibliographie

- ALDAMA, Juan Alonso, Denis BERTRAND, Bernard DARRAS & Flore DI SCIULLO (dir.), *Sémiotique impliquée. L'engagement du chercheur face aux sujets brûlants*, Paris, L'Harmattan, coll. « Sémioses », 2021.
- ALTHUSSER, Louis, « Idéologie et appareils idéologiques d'État » (1970), *Positions (1964-1975)*, Paris, Éd. Sociales, 1976, p. 67-125.
- BANNON, Lynn, « Défier et rénover les codes du portrait historique : le pari de Kehinde Wiley », *Cygne noir*, no 10, 2022, p. 87-106.
- BARTHES, Roland, *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957.
- BEETZ, Johannes, *Materiality and Subject in Marxism, (Post-)Structuralism, and Material Semiotics*, Londres, Palgrave MacMillan, 2016.
- BUTLER, Judith, *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*, New York, Routledge, 1989.
- , *Le pouvoir des mots : discours de haine et politique du performatif*, trad. de l'anglais par C. Nordmann, Paris, Éd. Amsterdam, 2008.
- DANOS, Félix, « Parisiens et paysans plaisants : mise-en-registre, subjectivation politique et camouflage lors de rencontres rurales », *Cygne noir*, no 10, 2022, p. 43-65.
- DARRAS, Bernard, « Croyances en crise dans le contexte de la Covid-19 en France : autoethnographie d'un pragmatiste contrarié », *Cygne noir*, no 10, 2022, p. 14-42.
- DELEUZE, Gilles, *Différence et répétition*, Paris, Presses universitaires de France, 1968.
- DELEUZE, Gilles & Félix GUATTARI, *Mille plateaux. Capitalisme et schizophrénie 2*, Paris, Minuit, 1980.
- DERRIDA, Jacques, *L'écriture et la différence*, Paris, Seuil, 1967.
- DONALDSON, Laura E., « (Ex)Changing (Wo)Man: Towards a Materialist-Feminist Semiotics », *Cultural Critique*, no 11, 1988-1989, p. 5-23.
- FOUCAULT, Michel, *Les mots et les choses : une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1966.
- , *Surveiller et punir : naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975.
- GAUTIER, Claude & Michelle ZANCARINI-FOURNEL, *De la défense des savoirs critiques. Quand le pouvoir s'en prend à l'autonomie de la recherche*, Paris, La Découverte, 2022.
- GENOSKO, Gary, *Critical Semiotics*, Londres, Bloomsbury, 2016.
- GODARD, Barbara, « Towards a Critical Semiotics: Feminist Interventions in Semiotic Theories », dans S. Petrilli (dir.), *Approaches to Communication: Trends in Global Communication Studies*, Madison, Atwood Press, 2008, p. 161-190.

- GUATTARI, Félix, *L'inconscient machinique : essais de schizo-analyse*, Fontenay-sous-Bois, Éd. Recherches, 1979.
- , *Cartographies schizoanalytiques*, Paris, Galilée, 1989.
- HORKHEIMER, Max, *Théorie traditionnelle et théorie critique*, trad. de l'allemand par C. Maillard & S. Muller, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1974.
- KAUFFMANN, Robert Lane, « Toward Critical Semiotics », *Semiotics*, 1991, p. 122-128. DOI : 10.5840/cpsem19912.
- KEANE, Webb, « On Semiotic Ideology », *Signs and Society*, vol. 6, no 1, 2018, p. 64-87. DOI : 10.1086/695387.
- LAZZARATO, Maurizio, *Signs and Machines. Capitalism and the Production of Subjectivity*, Los Angeles, Semiotext(e), 2014.
- LEVESQUE, Simon, « Méthode critique en études sémiotiques : programme pour un laboratoire disciplinaire », *Cygne noir*, no 10, 2022, p. 137-169.
- LEVESQUE, Simon (dir.), *Cygne noir*, 11 : « Dialogue avec Susan Petrilli : sur l'actualité de la sémioéthique », 2023.
- MARRONE, Gianfranco, *Sémiotique et critique de la culture*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2017.
- NÖTH, Winfried, « Semiotics of ideology », *Semiotica*, no 148, 2004, p. 11-21.
- PEIRCE, Charles S., *The Collected Papers of Charles Sanders Peirce*, vol. 1-6 éd. C. Hartshorne & P. Weiss (dir.), Cambridge (MA), Harvard University Press, 1931-1935 ; vol. 7-8 éd. A. W. Burks, même éditeur, 1958.
- PETRILLI, Susan, « Semiotics as semioethics in the era of global communication », *Semiotica*, no 173, 2009. DOI : 10.1515/SEMI.2009.015.
- PONZIO, Augusto, *Signs, Dialogue, and Ideology*, trad. de l'italien par S. Petrilli, Amsterdam/Philadelphie, J. Benjamins, 1993.
- RANCIÈRE, Jacques, *Les mots et les torts : dialogue avec Javier Bassas*, Paris, La fabrique, 2021.
- RICHERT, Fabien, « De la critique théorique à la critique de la société : penser le concept de réification chez Gilles Deleuze et Félix Guattari », *Cygne noir*, no 10, 2022, p. 107-136.
- VOKUEV, Nikolai « Politiser la sémiosphère : Juri Lotman et les études culturelles », *Cygne noir*, no 10, 2022, p. 66-86.
- ZIMA, Pierre (dir.), *Semiotics and Dialectics: Ideology and the Text*, Amsterdam, John Benjamins, 1981.

Notes

- 1 Cygne noir, no 11 : « Dialogue avec Susan Petrilli : sur l'actualité de la sémioéthique » (dir. S. Levesque), 2023.
- 2 C. S. PEIRCE, *The Collected Papers of Charles Sanders Peirce*, C. Hartshorne & P. Weiss (dir.), vols 1-6, Cambridge (MA), Harvard University Press, 1931-1935 ; A. W. Burks (dir.), vols 7-8, même éditeur, 1958, § 1.191.
- 3 M. HORKHEIMER, « Théorie traditionnelle et théorie critique » (1937), *Théorie traditionnelle et théorie critique*, trad. de l'allemand par C. Maillard & S. Muller, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1974, p. 15-92.
- 4 R. BARTHES, *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957 ; L. ALTHUSSER, « Idéologie et appareils idéologiques d'État » (1970), *Positions (1964-1975)*, Paris, Éd. Sociales, 1976, p. 67-125.
- 5 M. FOUCAULT, *Surveiller et punir : naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975.
- 6 J. DERRIDA, *L'écriture et la différence*, Paris, Seuil, 1967.
- 7 G. DELEUZE, *Différence et répétition*, Paris, Presses universitaires de France, 1968 ; M. FOUCAULT, *Les mots et les choses : une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1966.
- 8 G. DELEUZE & F. GUATTARI, *Mille plateaux*, Paris, Minit, 1980 ; F. GUATTARI, *L'inconscient machinique : essais de schizo-analyse*, Fontenay-sous-Bois, Éd. Recherches, 1979 ; *Cartographies schizoanalytiques*, Paris, Galilée, 1989 ; M. LAZZARATO, *Signs and Machines. Capitalism and the Production of Subjectivity*, Los Angeles, Semiotext(e), 2014.
- 9 J. BUTLER, *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*, New York, Routledge, 1989 ; *Le pouvoir des mots : discours de haine et politique du performatif*, trad. de l'anglais par C. Nordmann, Paris, Éd. Amsterdam, 2008.
- 10 A. PONZIO, *Signs, Dialogue, and Ideology*, trad. de l'italien par S. Petrilli, Amsterdam/Philadelphie, J. Benjamins, 1993 ; W. NÖTH, « Semiotics of ideology », *Semiotica*, no 148, 2004, p. 11-21 ; W. KEANE, « On Semiotic Ideology », *Signs and Society*, vol. 6, no 1, 2018, p. 64-87.
- 11 J. BEETZ, *Materiality and Subject in Marxism, (Post-)Structuralism, and Material Semiotics*, Londres, Palgrave MacMillan, 2016.
- 12 P. ZIMA (dir.), *Semiotics and Dialectics: Ideology and the Text*, Amsterdam, John Benjamins, 1981.
- 13 L. E. DONALDSON, « (Ex)Changing (Wo)Man: Towards a Materialist-Feminist Semiotics », *Cultural Critique*, no 11, 1988-1989, p. 5-23 ; B. GODARD, « Towards a Critical Semiotics: Feminist Interventions in Semiotic Theories », dans S. Petrilli (dir.), *Approaches to Communication: Trends in Global Communication Studies*, Madison, Atwood Press, 2008, p. 161-190.
- 14 G. GENOSKO, *Critical Semiotics*, Londres, Bloomsbury, 2016, p. 1.
- 15 J. RANCIÈRE, *Les mots et les torts : dialogue avec Javier Bassas*, Paris, La fabrique, 2021.
- 16 R. L. KAUFFMANN, « Toward Critical Semiotics », *Semiotics*, 1991, p. 122 ; G. MARRONE, *Sémiotique et critique de la culture*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2017, p. 4.
- 17 M. HORKHEIMER, « Théorie traditionnelle et théorie critique », *loc. cit.*, p. 57.
- 18 J. A. ALDAMA et al. (dir.), *Sémiotique impliquée. L'engagement du chercheur face aux sujets brûlants*, Paris, L'Harmattan, coll. « Sémioses », 2021.
- 19 S. PETRILLI, « Semiotics as semioethics in the era of global communication », *Semiotica*, no 173, 2009, p. 366 (trad. libre) : « La sémiotique critique [...] c'est-à-dire une sémiotique sujette à la responsabilité en un double sens [...], doit se préoccuper de la vie sur la planète – non seulement sur le plan cognitif, mais aussi d'un point de vue pragmatique. En d'autres mots, la sémiotique doit prendre soin de la vie. »
- 20 C. GAUTIER & M. ZANCARINI-FOURNEL, *De la défense des savoirs critiques. Quand le pouvoir s'en prend à l'autonomie de la recherche*, Paris, La Découverte, 2022.

- 21 B. DARRAS, « Croyances en crise dans le contexte de la Covid-19 en France : autoethnographie d'un pragmatiste contrarié », *Cygne noir*, no 10, 2022, p. 14-42.
- 22 F. DANOS, « Parisiens et paysans plaisants : mise-en-registre, subjectivation politique et camouflage lors de rencontres rurales », *Cygne noir*, no 10, 2022, p. 43-65
- 23 N. VOKUEV, « Politiser la sémiosphère : Juri Lotman et les études culturelles », *Cygne noir*, no 10, 2022, p. 66-86.
- 24 L. BANNON, « Défier et rénover les codes du portrait historique : le pari de Kehinde Wiley », *Cygne noir*, no 10, 2022, p. 87-106.
- 25 F. RICHERT, « De la critique théorique à la critique de la société : penser le concept de réification chez Gilles Deleuze et Félix Guattari », *Cygne noir*, no 10, 2022, p. 107-136.
- 26 S. LEVESQUE, « Méthode critique en études sémiotiques : programme pour un laboratoire disciplinaire », *Cygne noir*, no 10, 2022, p. 137-169.

